
HOMÉLIE XV.

L'ÉGOÏSME.

HOMÉLIE SUR I COR. X, 24.

Que personne ne cherche son avantage particulier; mais que chacun cherche aussi ce qui convient aux autres.

POUR LA FÊTE DE LA RESTAURATION DE
GENÈVE ,

le 31 Décembre 1818.

M. F., L'idée la plus grande, la plus belle que l'Écriture nous fasse concevoir de l'Être Suprême, le titre le plus sublime qu'elle lui attribue, c'est celui qu'il se donna lui-même : *Je suis celui qui suis* (1). Créateur universel, Dominateur souverain, seul Indépendant, seul Bon, seul Puissant, seul Parfait, il est le principe et la fin de

(1) Exod. III, 14.

toutes choses : *elles viennent toutes de lui*, dit Saint-Paul; *elles sont toutes par lui et pour lui* (1). Il est le centre auquel tout doit se rapporter; c'est la place qui lui convient.

Mais ce titre, cette place qui convient au Créateur, et qui ne convient qu'à lui, quel attentat sacrilège ne seroit-ce pas chez la créature de vouloir l'usurper! Quel blasphème ne seroit-ce pas dans sa bouche de s'appliquer ces paroles : *Je suis celui qui suis!*

Tel est pourtant le crime de l'orgueilleux: oubliant le Dieu qui le forma, duquel il a tout reçu, c'est à lui seul qu'il encense; c'est pour lui seul qu'il veut des hommages : à chaque instant il semble tenir ce langage impie, ou celui que nos Saints Livres prêtent à la superbe Ninive enivrée de son pouvoir et de sa grandeur : *Je suis et il n'y en a pas d'autre que moi* (2).

On peut le mettre aussi dans la bouche de l'égoïste; il ne lui convient que trop. S'il ne dit pas ouvertement : *Je suis et il n'y en a pas d'autre que moi*, ses sentimens, ses actions le disent assez pour lui : rapportant tout à lui-même, voulant que tout s'y rapporte, il semble se considérer comme le seul être sensible, important,

(1) Rom. XI, 36.

(2) Sophon. II, 15.

nécessaire. Odieuse passion! ainsi que l'orgueil dont elle est issue, on doit l'envisager comme une véritable idolâtrie, comme un crime de lèse-majesté au premier chef, puisqu'elle blesse directement la personne et les droits du Souverain. Mais ne la considérons aujourd'hui que relativement à la société dont elle est le fléau, car elle rend l'homme étranger à l'homme, ennemi de l'homme. Essayons de parler à la conscience de ceux qui en sont possédés, ou s'ils ne sont guère susceptibles de honte et de remords, essayons au moins d'inspirer un effroi salutaire à ceux qui n'en sont encore atteints que foiblement, à ceux qui peuvent encore être préservés.

Et pourrions-nous mieux entrer dans la destination de cette journée? Après nous être élevés à Celui qui est l'Arbitre des événemens; après avoir célébré, béni avec une sainte joie et des transports de reconnoissance, le Dieu Protecteur, Restaurateur de notre patrie, nos pensées ne se porteront-elles pas naturellement sur ce que nous devons à cette patrie qui nous est rendue? Pour étendre l'utilité de cette fête, ne dois-je pas chercher à ranimer dans tous les cœurs l'amour du bien public, ce sentiment du vrai patriote et du Chrétien, qui chez plusieurs semble languir et s'éteindre? Accordez-nous, Mes Frères, une attention favorable, et Dieu veuille bénir nos efforts.

Il est évident que l'Apôtre ne nous prescrit point de nous oublier nous-mêmes. Il veut seulement que nous n'en soyons pas uniquement occupés. Il veut que nous nous mettions en garde contre cet égoïsme, cette attention excessive pour notre personne; ce soin exclusif de notre repos et de nos plaisirs, qui peut enfin devenir une volonté décidée, constante, de ne vivre que pour soi; de tout ramener à son bien-être, et de sacrifier les autres à soi-même avec une insensibilité profonde. N'oubliez pas, semble-t-il nous dire, les relations de société naturelle, civile, religieuse qui vous lient à vos semblables. Que les soins à prendre pour leur bonheur entrent dans vos méditations et dans vos plans : qu'ils aillent de concert avec les soins que vous prenez pour vos intérêts personnels. Sachez même faire le sacrifice de tout ce qui ne pourroit point s'accorder avec l'intérêt général. C'est là ce que demandent de nous la Patrie, la Religion et notre propre bonheur.

1.° Je dis d'abord *la Patrie*. Nous en avons pris l'engagement en naissant dans son sein. Tel est le fondement de toute association. Lorsque les hommes se réunirent pour vivre les uns auprès des autres, quelle fut leur convention première? Ce fut sans doute de former entre eux cette alliance, indissoluble qui les attache les uns aux

autres, qui donne à l'indigent des droits sur le riche; au foible, sur le puissant; à l'ignorant sur l'homme éclairé; cette alliance, en un mot, qui consiste à faire pour autrui tout ce que nous voulons qu'on fasse pour nous, à considérer toujours dans nos liaisons leur importance pour le bien commun, et par conséquent à faire céder notre avantage particulier à l'intérêt de tous. La Patrie de son côté s'engage à protéger nos biens, notre honneur, notre vie. Elle nous promet la jouissance de ces nombreux avantages, de ces secours précieux que les hommes trouvent dans le commerce de leurs semblables pour leur éducation, l'avancement de leur fortune, l'augmentation de leurs plaisirs ou l'adoucissement de leurs peines; en un mot, pour tous leurs besoins et dans toutes les circonstances de leur vie.

C'est cet amour de préférence pour la communauté dont on est membre, ce zèle à déployer toutes ses facultés, toutes ses ressources en faveur de ses concitoyens, de ses frères; c'est cet esprit public qui distingua les plus célèbres républiques, fit leur gloire et leur prospérité.

Si dans un État au contraire chacun cherche son intérêt particulier, selon les caprices de sa cupidité, que devient l'intérêt commun? Où est la chose publique? Ah! il n'existe plus alors ni frères ni citoyens : tous sont ennemis de tous :

sous prétexte de servir la Patrie, on ne pense plus qu'à se la partager, qu'à s'en arracher les lambeaux. Une telle société ne tarde pas à se dissoudre. *Tout royaume qui est en division se ruine*, dit l'Écriture; *toute ville et toute maison qui est en division ne peut subsister* (1).

Pour vous faire sentir cette effrayante vérité, il n'est pas besoin de profonds raisonnemens; il ne faut que quelques réflexions à la portée de tous.

Si les citoyens capables de remplir les fonctions publiques s'y refusoient, ou s'ils y renonçoient avant l'âge du repos, par amour pour leur tranquillité, par la crainte des orages politiques, des contradictions, des dégoûts auxquels il faut s'attendre dans cette carrière; s'ils ne craignoient pas de *mettre leur lumière sous le boisseau*: ou s'ils ne daignoient occuper un poste que par des vues d'amour-propre et d'intérêt; moins pour servir leurs concitoyens que pour obtenir un droit à leurs respects; moins pour le bien qu'on y peut faire que pour les avantages qu'on en retire; ou bien enfin si ceux à qui l'on a confié l'honorable mission d'élire les chefs de l'État, choisissoient non les citoyens les plus distingués et les plus vertueux, mais ceux qui leur tiennent à eux-

mêmes

(1) Matt. XII, 25.

mêmes de plus près, quels Magistrats auroit la Patrie!

Si ceux qui sont chargés de sanctionner les lois ne donnoient leur suffrage qu'à celles qui favorisent ou leurs convenances, ou leurs passions, ou leurs préjugés, au lieu de chercher ce qui convient à la généralité des citoyens, quelles lois auroit la Patrie!

Si les membres de l'État ne vouloient d'impositions que celles qui ne leur seroient point onéreuses; s'ils en éluoient le paiement, ou ne savoient point les acquitter avec scrupule et loyauté, quelles ressources auroit la Patrie! Si dans leurs spéculations, dans leurs travaux, sans examiner ce qui conviendrait à leur pays, sans craindre ce qui pourroit préparer sa ruine, ils ne cherchoient que ce qui peut flatter leur vanité ou les conduire plus rapidement à la fortune: Si d'ailleurs ils refusoient de concourir par leurs libéralités à l'avancement des arts et de l'industrie, au soutien des hôpitaux, à la conservation ou à la formation des établissemens d'instruction, de charité, en un mot, à ces dépenses, à ces sacrifices de tous les jours que demande l'intérêt général: S'ils se refusoient à un sacrifice plus pénible encore, mais que commande l'amour du bien public non moins que l'Évangile, celui des injures reçues, des souvenirs amers, de l'amour-

propre offensé ; de quelle prospérité, de quelle paix pourroit jouir la Patrie !

Et l'ordre public que deviendrait-il, si les uns se permettoient de le violer pour satisfaire leurs passions ; si les autres n'osoient s'opposer aux mauvais citoyens ; surtout si ceux qui devoient le maintenir, n'osoient déployer la force ou l'autorité !

Enfin, mes Frères, que deviendrait la Patrie dans les dangers extérieurs, si ses enfans au lieu de se rassembler autour d'elle pour la défendre, ne pensoient qu'à sauver leurs propriétés particulières ou qu'à chercher un lieu de repos, pour se mettre eux-mêmes à l'abri !

On se plaint quelquefois des maux qui affligent la société ; mais le plus grand de tous, n'est-ce pas cet égoïsme qui fait que l'homme se concentre en lui-même, ne connoît plus d'autre bien que la santé, la tranquillité, cette joie animale que donnent de grossiers plaisirs ? N'est-ce pas cet égoïsme, cette mort de l'esprit public qui glace le cœur et lui ôte le ressort nécessaire pour faire le bien ?

On a vu dans tous les temps des hommes emportés par leurs passions, troubler leur Patrie, déchirer le sein qui les avoit nourris : cependant s'ils l'aimoient encore, rien n'étoit désespéré ; il restoit en eux un germe de vie ; mais dans un

pays où règne l'égoïsme, ce germe est flétri, desséché; il semble anéanti. Pour le ranimer, il faudroit que le Tout-Puissant daignât répandre sur cette contrée malheureuse, quelques étincelles de son feu divin, quelque portion de cet Esprit Créateur, *par qui la face de la terre est renouvelée* (1).

On a vu dans tous les temps des hommes qui pensoient être de vrais patriotes, de zélés citoyens, d'après leurs opinions politiques; mais c'est dans le cœur du citoyen, dans son dévouement à l'intérêt général, plus que dans son ardeur à faire prévaloir tel ou tel système de législation, telle ou telle forme de gouvernement, que réside le vrai patriotisme. Celui qui ne sait point immoler son intérêt à l'intérêt de tous, et qui s'immole au contraire la convenance ou le bonheur de ses frères, quelque opinion qu'il embrasse, il a l'âme d'un tyran. Les lois les plus sages, les mieux combinées pour la félicité d'un État, n'empêcheront point sa décadence, si l'égoïsme possède le cœur des citoyens, parce qu'elles seront alors violées ou insuffisantes, tandis que sous le plus détestable gouvernement, l'esprit public pourroit encore faire prospérer l'État, pourroit encore y faire trouver du bonheur et de la paix.

(1) Ps. CIV, 30.

Ah! malheur, malheur à la nation où ces principes seroient méconnus! Malheur à la nation composée de prétendus citoyens tout occupés d'eux-mêmes! Leur moindre inconvénient est d'être inutiles, d'être *morts en vivant*, selon la belle expression de l'Écriture (1); semblables à ces excrescences de chair qui se nourrissent du sang nécessaire aux membres utiles, ou tels que cet odieux frelon qui dévore le miel qu'a formé l'industrielle abeille, *ils moissonnent où ils n'ont point semé, ils recueillent où ils n'ont rien mis* (2); offrant sans cesse à la Patrie leurs besoins et presque jamais leurs services, ils l'épuisent sans pudeur; ils l'entraînent rapidement à sa perte.

L'égoïste dira-t-il que les autres hommes lui ressemblent plus ou moins; que chacun d'eux cherche son bien particulier aux dépens de tous, et qu'il n'est pas obligé d'être meilleur que son siècle?

Voilà donc où peut conduire ce mépris pour nos semblables, conçu trop légèrement et que repousse une âme noble! Eh! quand cette accusation générale dut-elle paroître plus révoltante qu'au sortir de ces jours de malheur qui ont re-

(1) 1 Tim. V, 6.

(2) Matt. XXV, 24.

trempé les âmes et réveillé l'esprit de la charité; plus révoltante que dans une ville où l'on voit beaucoup d'hommes généreux, de bons citoyens se dévouer à la chose publique, faire à l'État de grands sacrifices et se montrer toujours prêts à secourir le malheureux, à rendre service au moindre de leurs concitoyens !

Ah ! si au milieu de ce concours nombreux, nous osons le dire, nous nous plaisons à le dire, l'égoïste se plaint encore, il ne prouvera pas qu'il n'y ait plus de cœurs désintéressés et charitables, mais seulement qu'il les méconnoît ou les calomnie.

Cependant, mes Frères, lors même que la dépravation seroit aussi générale qu'on veut le croire, chaque particulier en seroit-il moins appelé, moins intéressé à se montrer bon, officieux, zélé pour le bien commun ? Le même devoir qui le lioit à la société ne subsiste-t-il pas toujours ; et qu'est-ce qui peut l'en dégager ? En recevant la vie sous la condition de tâcher d'être utile aux hommes, il espéroit, il est vrai, les trouver justes et reconnoissans, mais se réserva-t-il, s'ils ne l'étoient pas, le droit de les haïr, ou de leur être inutile ?

Mais encore quel pernicieux système que celui qui dans les obligations réciproques établiroit que la violation d'un côté autorise l'infraction de

l'autre! N'est-ce pas alors au contraire qu'une grande âme s'anime d'un beau feu, s'embrase d'un zèle plus ardent pour renouer des nœuds sacrés qui sont près de se rompre? N'est-ce pas alors qu'élevant ses pensées, on donne à ses devoirs une base inébranlable? N'est-ce pas alors qu'on prend pour règle de sa conduite non celle des hommes envers nous, mais ce qui est vraiment beau, ce que Dieu attend de nous, ce qu'il promet de récompenser, ce qu'il nous a commandé dans sa parole?

Or, mes Frères, la Religion ne joint-elle pas ici sa voix à celle de la Patrie, et le désintéressement que nous prescrit aujourd'hui Saint-Paul, n'est-il pas essentiellement dans l'esprit de l'Évangile?

II. 1.^o Pour vous en convaincre, considérez d'abord l'Évangile dans sa doctrine et dans ses préceptes. Quelle idée nous donne-t-il de nos facultés, de nos biens, des avantages dont nous jouissons? Quel usage nous permet-il d'en faire? Nous les fait-il envisager comme une propriété dont nous puissions nous servir pour nous-mêmes seulement? Ce sont des *talens*, nous dit-il, que notre Maître nous a confiés. C'est une *administration* dont nous sommes chargés, et dont nous rendrons compte. *Que chacun donc*, ajoute-t-il, *rende service aux autres selon le don qu'il a*

reçu, comme étant un fidèle dispensateur des grâces de Dieu (1). Comment les disciples de Christ doivent-ils s'envisager les uns les autres? Quelle relation l'Évangile forme-t-il entre eux? *Vous n'êtes point à vous-mêmes, leur dit-il* (2), *vous êtes le corps de Christ, et chacun de vous en particulier est un de ses membres, afin qu'il n'y ait point de division dans le corps, mais que ses membres aient soin les uns des autres* (3). Quel est le plus formel de ses commandemens, celui qui lui appartient en propre, qui nous est prescrit le plus souvent avec les expressions les plus vives et les plus fortes, et pour tout dire, en un mot, qui nous est présenté comme l'abrégé de tous les autres. *Voici, dit le Seigneur à ses premiers disciples, voici mon commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés* (4); c'est que vous ayez les uns pour les autres cette charité qui *ne cherche pas son intérêt particulier* (5), qui *ne nous permet pas d'être paresseux à rendre service* (6); *cette charité qui est l'accomplissement de la loi* (7).

(1) Pier. IV, 10.

(2) 1 Cor. VI, 20.

(3) 1 Cor. XII, 25. 27.

(4) Jean XIII, 34.

(5) Cor. XII, 45.

(6) Rom. XII, 11.

(7) Rom. XIII, 10.

Mais jusqu'où doivent s'étendre nos bienfaits et notre charité? Pouvons-nous en exclure ceux qui nous déplaisent, les méchants, les ingrats? *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment*, répond le Sauveur, *quel gré vous en saura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie aiment ceux qui les aiment? Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien sans rien espérer, et vous serez les enfans du Très-Haut, parce qu'il fait du bien même aux ingrats et aux méchants* (1). *Faisons du bien à tous*, dit Saint-Paul, *Ne nous laissons point de faire du bien* (2), car après avoir rendu à chacun ce qui lui appartient, après avoir rempli exactement les devoirs de la justice, de l'honnêteté, de la probité, nous demeurons encore *redevables* (3) envers tous, engagés envers tous par l'indispensable loi et le devoir toujours subsistant de la charité. C'est un tribut que l'on paie en aimant, mais dont on n'est pas quitte pour avoir aimé dans un temps, parce qu'il n'y a point d'heure et de temps où l'on ne doive aimer. Cette dette est de nature que plus nous l'acquittons, plus elle s'augmente, mais aussi plus elle nous enrichit.

2.^o Voyez ensuite, mes Frères, quel modèle

(1) Luc VI, 32. 35.

(2) Gal. VI, 9. 10

(3) Rom. XIII, 8.

nous ont laissé notre divin Maître et les premiers prédicateurs de l'Évangile. Quelle vertu fit en Jésus-Christ, comme le fond de son caractère, l'âme de toutes ses vertus? La charité. *Il n'a point cherché sa propre satisfaction*, dit l'Écriture (1). *Étant riche, il s'est fait pauvre pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis* (2). Il étoit venu au monde *non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour la rançon de plusieurs, pour chercher et sauver ce qui étoit perdu* (3). *Il alloit de lieu en lieu pour faire du bien* (4). Il pleura sur son ingrate Patrie, et tandis qu'il n'avoit pas, qu'il ne cherchoit pas à avoir *un lieu où il pût reposer sa tête* (5), tout son temps, tous ses travaux étoient consacrés à ce monde ingrat qui le méconnut. Si *sa nourriture fut de faire la volonté de son Père céleste*, quelle étoit cette volonté, sinon de ramener les hommes au bonheur en les faisant renaître à la vie de l'âme, en les réconciliant avec Dieu? Dans ses prières que demandait-il avec le plus d'ardeur pour ses disciples chéris? Cette charité, cette union parfaite à laquelle il avoit voulu les former : *Qu'ils ne soient qu'un,*

(1) Rom. XV, 3.

(2) 2 Cor. VIII, 9.

(3) Matt. XX, 28. Luc XIX, 10. (4) Act. X, 38.

(5) Matt. VIII, 20.

disoit-il, *comme toi mon Père, tu es en moi et moi en toi* (1). Ses Apôtres marchèrent fidèlement sur ses traces. Avec quel empressement ils abandonnèrent le soin de leurs propriétés et de leurs intérêts temporels, pour travailler à l'œuvre du Seigneur, au salut des hommes! Quel oubli d'eux-mêmes, quels efforts, quelle sollicitude pour le bonheur commun! Ils répriment jusqu'au désir de la félicité céleste par intérêt pour ceux qu'ils ont enfantés au Seigneur : *Je désire, disoit Saint-Paul, de sortir de ce monde et d'être avec Christ, ce qui m'est beaucoup plus avantageux, mais il est plus nécessaire pour vous que je demeure dans ce corps* (2).

Formés par ces grandes leçons et sur ces grands exemples, les premiers Chrétiens, vos prédécesseurs dans la foi, étonnèrent aussi et instruisirent le monde. On ne peut voir sans admiration le spectacle qu'ils offrirent à l'univers, le spectacle si touchant et si rare d'une société d'amis et de frères, où l'on ne connoissoit point les calculs étroits de l'égoïsme, où *personne ne disoit que ce qu'il possédoit fût à lui en particulier* (3); où l'on voyoit chaque jour de nouveaux prodiges de dévouement et de miséricorde; où rien n'étoit

(1) Jean XVII, 21.

(2) Philip. I, 23, 24.

(3) Act. IV, 32.

plus commun que d'*exposer sa vie* comme le généreux Épaphrodite, *pour rendre à des frères les bons offices dont ils avoient besoin* (1), d'une société dont tous les membres étoient si étroitement unis et tellement occupés à s'entraider, à se rendre de mutuels services, qu'on put leur donner cet éloge : *Quant à la charité fraternelle, il n'est pas besoin qu'on vous en écrive* (2).

3.^o Considérez enfin, mes Frères, votre sainte Religion dans la sanction dont ses lois sont muries. A qui donne-t-elle l'assurance du salut? A l'homme charitable : *Quand nous aimons nos frères, nous connoissons que nous sommes passés de la mort à la vie; mais celui qui n'aime pas son frère, demeure dans la mort* (3). Qu'est-ce qui pourra nous soutenir à notre heure dernière? Qu'est-ce qui pourra calmer nos angoisses, nous donner le sentiment de notre *justification, de notre paix avec Dieu*, et faire briller sur notre front quelques rayons d'espérance et de joie? Ah! ce n'est pas ce que nous aurons fait pour nous-mêmes. C'est ce que nous aurons fait pour Dieu et pour nos frères. C'est *la foi en Jésus-Christ* (4); *la foi agissante par*

(1) Philip. II, 30.

(2) Thess. IV, 19.

(3) 1 Jean III, 14.

(4) Rom. V, 1.

la charité (1). A qui le Seigneur destine-t-il ses premières récompenses? A l'homme charitable. Dans le grand jour des rétributions, c'est aux âmes désintéressées et miséricordieuses, à ceux qui auront beaucoup aimé, à ceux qui se seront souvenus de cette déclaration : *Tout ce que vous aurez fait pour l'un des plus petits de mes frères, je le regarderai comme fait à moi-même* (2); c'est à eux que le Seigneur fera d'abord entendre ces ravissantes paroles : *Venez, vous que mon Père a bénis* (3). Sur qui lancera-t-il ses premiers anathèmes! Sur les cœurs durs, sur ces hommes, dit l'Écriture, qui seront *amateurs d'eux-mêmes, avarés, ingrats, sans affection naturelle... prenant les dehors de la piété, mais renonçant à ce qui en fait la force* (4). C'est à eux qu'il adressera d'abord ce foudroyant langage : *Retirez-vous de moi, je ne vous connois point* (5).

Et pouvoit-il en être autrement sous l'empire d'une Religion émanée du Dieu qui est *charité*, du Dieu qui a *tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croiroit en lui ne pérît point, mais*

(1) Gal. V, 6.

(2) Mal. XXV, 40.

(3) Matt. XXV, 34.

(4) Tim. III, 2. 3. 5.

(5) Matt. VII, 23.

qu'il eût la vie éternelle (1); d'une Religion qui fut apportée aux hommes par ce Jésus que la charité fit descendre du sein de la gloire éternelle pour mourir avec ignominie; d'une Religion qui tend à réunir le ciel et la terre, à ne faire de tous les êtres intelligens qu'une seule et grande famille, à réveiller dans leur âme cette disposition de bienveillance, qui, d'une manière imparfaite sans doute, mais pourtant aussi juste que noble, nous élève à la ressemblance de la Divinité; d'une Religion enfin tellement dépendante de la charité que cette vertu seule, devenue maîtresse du cœur de l'homme, y fait naître, ou suppose en lui toutes les autres?

Il est donc vrai que dans l'Évangile, tout nous prêche le dévouement, tout nous dit : *Ne cherchez point votre intérêt particulier* : à l'exemple de votre Maître, sacrifiez-vous pour vos frères. Et que répond l'homme personnel? Je veux tout sacrifier à moi-même. Et bien, qu'il abjure donc avant tout l'Évangile; qu'il ne déshonore plus le beau nom de Chrétien; qu'il ne prétende plus être membre de l'Église; qu'il ne parle plus de la Communion des Saints; qu'il ne vienne plus à ce repas d'amour et de charité où tout nous crie : *Puisque Dieu vous a tant aimés, vous*

(1) Jean III, 16.

devez aussi vous aimer les uns les autres (1). Qu'il aille à l'école des ennemis de Jésus; il en est qui n'ont pas honte de faire de l'intérêt particulier, le grand mobile de nos actions; qu'il étudie leur triste philosophie, et qu'il voie enfin si en apprenant d'elle à éteindre dans son cœur tout sentiment de générosité, de charité chrétienne, il parviendra à vivre dans les délices et à mourir dans la paix.

III. Que dis-je, mes Frères? Qui pourroit croire que ce soit là le secret du bonheur? Non, il n'y a que des insensés qui puissent croire que leur bonheur soit indépendant de celui de leurs semblables, ou qu'on puisse être heureux en cessant d'être bon, compatissant, officieux, charitable.

Non, jamais un homme seul n'a été aussi heureux qu'il pourroit l'être. Que sont tous les biens de la terre lorsqu'on ne s'en sert que pour soi-même? Tout au plus la source de quelques agréments passagers, d'une sensation sans force et sans chaleur; mais lorsqu'on en fait part, lorsqu'on les communique, ah! c'est alors que la douceur qu'ils nous font goûter est plus délicieuse et plus vive : c'est alors qu'elle acquiert la durée qui lui manquoit et que son souvenir, après de longues années, est encore la première jouissance.

(1) Jean IV, 11.

C'est là, mes Frères, une des grandes fins de la création de l'homme. Pour qu'il jouît de cet univers, il falloit que tous les objets qui l'entourent lui fissent goûter quelque plaisir; mais si l'instinct impérieux qui le porte à jouir de ces objets fût demeuré sans contrepoids, sa fougue auroit tout bouleversé. Aussi Dieu dans sa sagesse, a voulu que par une autre loi de la nature non moins puissante et plus sacrée, ses relations sociales ne pussent lui faire trouver de bonheur pur et complet que dans celui qu'il partage avec ses semblables, qu'il procure à ses semblables. C'est aussi ce que l'Écriture-Sainte veut nous faire entendre; c'est ce qu'elle nous déclare expressément : *Qui veut jouir de la vie et voir des jours heureux,.... qu'il fasse du bien* (1). *L'homme bienfaisant se fait du bien à lui-même* (2). *Sa justice demeure éternellement* (3).

On ne peut donc assez le répéter. S'il est vrai que le désintéressement évangélique élève l'âme, la perfectionne et la porte aux entreprises généreuses, il ne l'est pas moins, qu'il conduit aux jouissances les plus pures, les plus vives et les plus durables. C'est en travaillant pour ses frères qu'on prépare son propre bonheur : c'est en les aimant qu'on s'aime soi-même de l'amour le

(1) 1 Pier. III, 10. 11. (2) Prov. XI, 17,

(3) 2 Cor. IX, 9.

plus éclairé; et jamais l'on ne vit mieux pour soi, qu'en vivant pour eux, qu'en s'oubliant pour eux.

Cette grande vérité, l'égoïste la méconnoît : il semble la nier. Il s'imagine apparemment que des affections étrangères l'empêcheroient de s'appliquer à répandre un continuel agrément sur ses jours. Il s'imagine qu'en s'affranchissant des travaux auxquels il faut se dévouer, des sacrifices auxquels on peut être appelé pour servir les hommes, pour donner à sa famille une bonne éducation, pour bien mériter de ses concitoyens, il sera libre de tout soin, exempt de toute peine et que rien ne troublera son repos. Mais sans dire qu'il se privera par-là même de toutes les douceurs, de toutes les délices dont jouit l'homme sensible et bienfaisant; sans dire que son cœur ne s'ouvrira plus au plaisir d'aimer et d'être aimé, ne connoîtra plus que la triste satisfaction de l'amour-propre ou les grossières jouissances des sens; sans dire qu'il éprouvera nécessairement ces rebuts, ces dédains, cette indignation, triste, mais juste partage d'un être inutile au monde; je le demande seulement : que deviendra-t-il lorsque les infirmités, les maladies, les approches de la mort, feront tomber le bandeau de ses yeux, lorsqu'il sentira le besoin, le pressant besoin d'être soutenu, consolé, de trouver une âme dont l'affection calme ses souffrances; adoucisse ses
angoisses,

angoisses, l'aident à porter le fardeau sous lequel il succombe, et qu'il n'en trouvera point, et qu'aucune voix ne répondra à la sienne; qu'il se verra négligé, délaissé, ou qu'il éprouvera du moins que l'intérêt ne donne point les tendres soins du cœur!

Que deviendra-t il surtout, lorsque voyant l'éternité se dévoiler tout-à-coup à ses regards épouvantés, il sera réduit à se dire avec l'accent du désespoir : *Il n'y a plus de temps pour moi!* La mort va me saisir, me traîner devant mon Juge, et j'ai négligé son commandement par excellence; je n'ai point fait provision de ces *œuvres auxquelles il prend plaisir*; je n'ai rien à lui présenter qu'une vie perdue et des *talens enfouis*; je n'ai point pensé à me *faire des amis qui plaidassent ma cause et me reçussent dans les tabernacles éternels* (1)! O mon Dieu, quelles idées déchirantes! Ne suffit-il pas de vous les indiquer pour vous faire sentir combien l'égoïste se trompe dans ses calculs, et pour vous convaincre qu'il n'a pas de plus dangereux, de plus cruel ennemi que lui-même! Mais terminons ce discours en faisant un sérieux retour sur nous-mêmes, en nous pénétrant des grandes leçons qui nous ont été données.

(1) Luc XVI, 9

Que chacun de nous, M. C. F., se juge donc maintenant dans le secret de sa conscience. Qu'il s'applique ce que vous venez d'entendre; qu'il cherche à le mettre à profit. Et ne dites pas : Ces exhortations me sont peu nécessaires; je n'ai pas un cœur dur, je ne refuse pas de rendre service; on connoît mes actes de bienfaisance et d'humanité Je veux le croire; vous auriez horreur des excès de l'égoïsme, et c'est cette horreur même qui vous rassure et vous tranquillise; mais s'il est peu d'hommes dont l'âme soit entièrement corrompue par cette fatale passion, il en est peu, je dis à regret, qui n'en recèle au moins quelque principe. *Il n'y a qu'un seul bon*, dit l'Écriture, *c'est Dieu* (1). *La plupart des hommes prêchent leur bonté*, dit-elle encore, *mais où trouver un homme véritable* (2); un homme qui ne se fasse pas quelque illusion sur ce qu'il appelle la bonté de son cœur, qui ne cherche pas à jeter un voile sur ce qu'elle a toujours d'imperfection et d'alliage? Examinez donc, sondez votre cœur. Si par exemple il vous on coûte de rendre service; si appelé à quelque sacrifice, vous hésitez, vous calculez, vous cherchez des prétextes, vous rejetez sur les autres ce qui vous paroît un trop

(1) Luc XVIII, 19.

(2) Prov. XX, 6.

pesant fardeau , quoique ce fût à vous à donner l'exemple ; ou si dans le bien que vous faites , vous n'avez proprement en vue que vous-mêmes ; si vous n'agissez que dans l'espoir d'un retour avantageux ; si vous ne priez pour Jérusalem , que parce que vous êtes dans Jérusalem ; si son sort ne vous intéresse que parce que le vôtre y est attaché ; si vos vœux ne sont que des vœux intéressés et personnels ; si votre dévouement pour le bien public n'est au fond qu'une spéculation , un trafic , vous croiriez-vous sans reproche ? Mais encore , si content de vous montrer complaisant , officieux dans les occasions d'éclat et devant les hommes , vous voulez , pour ainsi dire , vous en dédommager au sein de votre famille et dans vos foyers domestiques ; si vous choisissez cet asile , le plus doux au cœur de l'homme , pour vous livrer à votre humeur , à votre amour-propre , à vos caprices ; ou bien si vous ne cherchez que ce qui convient à vos amis , à vos parens , à votre parti , c'est-à-dire , à un *moi* plus étendu , sans penser à ce qui convient à tous , à ce que demande le bien général. Si vous oubliez que celui qui aime la patrie , aime tous ses enfans ; si au lieu de les envisager à travers cette heureuse prévention qu'on a pour des frères , vous en voyez plusieurs à travers les préventions de la haine et du ressentiment ; enfin si croyant avoir

assez fait en distribuant quelques aumônes, vous vous refusez aux autres offices de la charité non moins utiles, mais qui demanderoient du temps, des travaux, des veilles, qui pourroient, dites-vous, vous compromettre, vous faire des ennemis; si vous dites alors : *Suis-je le gardien de mon frère* (1) ? Si parce que vous avez concouru à des œuvres de bienfaisance, vous croyez pouvoir vous livrer sans scrupule à votre passion pour le luxe et pour les plaisirs, même au risque d'introduire dans l'État des coutumes ruineuses, de fortifier le goût des frivolités, d'augmenter la corruption des mœurs, dans tous ces cas vous croiriez-vous exempt d'égoïsme ? Seriez-vous sans reproche à vos propres yeux ?

Ah ! songez-y bien, toutes les fois que vous sacrifiez à vos convenances, à vos plaisirs, les plaisirs, les convenances de ceux qui vous entourent; toutes les fois que vous exigez d'eux des complaisances sans fin, tandis que vous manquez vous-mêmes de prévenance, d'attention, de procédés; toutes les fois que vous vous irritez de ce qu'ils vous refusent, tandis vous ne pensez pas à ce qu'ils ont droit d'attendre de vous; en un mot, toutes les fois que dans vos projets, vos vœux, vos regrets, vous mettez votre intérêt particulier, avant l'intérêt public, et que vous vous y montrez

(1) Genes. IV, 9.

plus sensibles ; songez que c'est là de l'égoïsme, que c'est là un premier pas, qui peut vous conduire plus loin. Songez que c'est une semence empoisonnée, qui peut pousser des branches et jeter des racines. Hâtez-vous de l'arracher. Formez-vous à l'esprit de sacrifice et de dévouement.

M. C. F., que la voix de la patrie et de la Religion qui se fait entendre aujourd'hui ne soit perdue pour aucun de nous ! Tant de scènes de trouble auxquelles nous avons assisté, tant d'années orageuses que nous avons traversées ensemble, doivent nous avoir fait sentir le prix de la paix, de l'union des cœurs, et nous rendre plus chers les uns aux autres. Que nos affections se portent avec une vivacité nouvelle sur cette heureuse cité qui nous est rendue. Que les liens qui nous unissent à elle nous enchaînent toujours davantage. Que sa félicité soit notre plus cher désir. Que tout objet d'intérêt public, trouve toujours ici, des cœurs prêts à y prendre part, des bras prêts à y concourir. Regardons comme un avantage précieux l'occasion de rendre service à un seul de nos frères. Regardons comme une félicité l'occasion d'être utile à la communauté tout entière. Occupons-nous avec sollicitude de son bien-être, de sa prospérité. Surtout, M. C. F., que notre grand but, notre plus cher, notre plus ardent désir, soit de ne donner

aucune occasion de chute, *d'avoir pour tous une coraplaisance qui puisse contribuer à leur salut* (1), d'avancer parmi nous les progrès de l'instruction religieuse, d'y faire régner la piété, la foi, de nous aider mutuellement à *croître dans la connoissance et dans la grâce de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ* (2); car voilà les biens qui sont garans de tous les autres.

Oui, Chrétiens, si nous voulons ranimer en nous l'amour de la patrie; *si nous voulons nous aimer fortement les uns les autres d'un amour fraternel et sans hypocrisie*; si nous voulons triompher de toutes les suggestions d'une nature corrompue qui tend sans cesse à retrécir notre cœur, à concentrer sur nous-mêmes nos soins et nos affections; si pour servir nos frères nous voulons devenir capables de renoncer à nous-mêmes, de compter pour rien les travaux, les dangers, les sacrifices, il faut nourrir nos âmes des grandes idées que nous donne l'Évangile; il faut les fortifier par les secours qu'il nous offre et par les exemples sublimes qu'il met devant nos yeux; il faut, dit l'Écriture, *il faut être régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole de Dieu qui vit et qui demeure éternellement* (3).

(1) 1 Cor. X, 32. 33.

(2) 2 Pier. III, 18.

(3) 1 Pier. I, 22. 23.

Jamais , non jamais la sagesse humaine , la morale philosophique ne nous feront atteindre à cette élévation de sentiment , à cet héroïsme de bonté , de générosité. Jésus peut seul nous y conduire. Lui seul peut nous apprendre à ne pas nous effrayer du dévouement qu'il exige. Lui seul peut nous y faire trouver la paix et la joie.

Guidés par cet adorable Médiateur , élevons-nous au Dieu qu'il nous a fait connoître , à ce Dieu qui nous a aimés le premier , et qui par son Esprit travaille sans cesse à retracer en nous son image ; à ce Dieu qui nous offre à tous le même but , la vie éternelle , quelle que soit la diversité des dons qu'il nous distribue ici-bas , et qui veut que nous arrivions à cette unité de gloire et de félicité par l'union des esprits et des cœurs , par les œuvres de notre foi et de notre charité. Prions-le , ce Dieu Créateur et Sauveur , prions-le de nous apprendre à l'aimer de cet amour de préférence , qui nous unit à lui , qui nous rend *fervens dans son service* , fervens pour tout ce qui peut le glorifier et lui plaire. Alors nous aimerons tous nos frères en lui , nous nous aimerons comme il nous a aimés ; et après avoir goûté ici-bas tout le bonheur que donnent les affections les plus nobles , les plus douces , nous pourrons espérer d'être réunis dans le séjour de la charité parfaite , de l'immortelle félicité. Ainsi soit-il.